ERIC
WRIGHT
MORT AU GÉNÉRIQUE
Une enquête de Charlie Salter
ALDE
Extrait de la publication

À propos des premiers titres de la série « Charlie Salter »…

« Ceux qui aiment les histoires d'enquêtes sobres et classiques devraient prendre plaisir à découvrir cette série, de facture facile et agréable. »
Le Devoir

« Avec *La Nuit de toutes les chances*, Eric Wright, qui a à son actif quatre prix Arthur-Ellis, signe un roman percutant et solide. »
Le Soleil

« Lire Eric Wright, c'est savourer le roman policier d'époque et de style classiques »
Nuit blanche

« Voilà un petit roman bien fait sous tous les angles et qui n'a pas la prétention de vouloir nous glacer le sang ou encore de nous faire frissonner de terreur. »
Alibis

« Ce roman policier déroule une intrigue classique, solide, allégée d'humour… mais c'est surtout la personnalité attachante de Charlie Salter qui retient l'intérêt. Ses tourments, doutes et tentations donnent envie de le suivre dans ses prochaines aventures. »
Amazon.ca

« Une série qui promet ! »
Le Libraire

« Ce deuxième opus [*Une odeur de fumée*] vient hors de tout doute confirmer l'optimisme que j'avais manifesté à la lecture du premier tome. »
Alibis

« L'énigme est bien troussée mais ce qui rend le roman [*Une mort en Angleterre*] si divertissant, ce sont surtout les petits à-côtés : des personnages savoureux […] et d'amusantes observations touristiques et sociologiques sur l'Angleterre. »
Amazon.ca

« Dans son quatrième roman [*Mort d'une femme seule*], Eric Wright se montre sous son meilleur jour : il dose savamment l'intrigue policière, la profondeur des personnages et leurs motivations d'une manière extrêmement plausible, dans un style clair et sans fioriture. »
Boston Sunday Globe

« L'œil vif et l'esprit allumé, Wright propose non seulement une solide enquête, mais aussi un portrait coloré de la plus petite province canadienne. *Morts sur l'île-du-Prince-Édouard* a tout ce qu'il faut pour divertir, avec des personnages riches et une intrigue qui offre quelques revirements remarquables. »
Winnipeg Free Press

Mort au générique

Du même auteur

Série Charlie Salter

1. *The Night the Gods Smiled*, HarperCollins, 1983.
   La Nuit de toutes les chances. Roman.
   Lévis : Alire, Romans 074, 2004.
2. *Smoke Detector*, HarperCollins, 1984.
   Une odeur de fumée. Roman.
   Lévis : Alire, Romans 079, 2004.
3. *Death in the Old Country*, HarperCollins, 1985.
   Une mort en Angleterre. Roman.
   Lévis : Alire, Romans 083, 2005.
4. *A Single Death*, HarperCollins, 1986.
   Mort d'une femme seule. Roman.
   Lévis : Alire, Romans 088, 2005.
5. *A Body Surrounded by Water*, HarperCollins, 1987.
   Morts sur l'Île-du-Prince-Édouard. Roman.
   Lévis : Alire, Romans 093, 2006.
6. *A Question of Murder*, HarperCollins, 1988.
   Une affaire explosive. Roman.
   Lévis : Alire, Romans 098, 2006.
7. *A Sensitive Case*, Doubleday, 1990.
   Une affaire délicate. Roman.
   Lévis : Alire, Romans 105, 2007.
8. *Final Cut*, Doubleday, 1991.
   Mort au générique. Roman.
   Lévis : Alire, Romans 111, 2008.
9. *A Fine Italian Hand*, Doubleday, 1992.
   Mort à l'italienne. Roman.
   Lévis : Alire, Romans 120, 2008.
10. *Death By Degrees*, Doubleday, 1993.
    Une mort collégiale. Roman.
    Lévis : Alire, Romans 121, 2009.
11. *The Last Hand*, Dundurn Press, 2001.
    La Dernière Main. Roman.
    Lévis : Alire, Romans 132, 2010.

MORT AU GÉNÉRIQUE

ERIC WRIGHT

traduit de l'anglais
par
ISABELLE COLLOMBAT

Extrait de la publication

Illustration de couverture : Laurine Spehner
Photographie : Eric Wright

Distributeurs exclusifs :

Canada et États-Unis :
Messageries ADP
2315, rue de la Province,
Longueuil (Québec) Canada
J4G 1G4
Téléphone : 450-640-1237
Télécopieur : 450-674-6237

France et autres pays :
Interforum editis
Immeuble Paryseine, 3,
Allée de la Seine, 94854 Ivry Cedex
Tél. : 33 (0) 4 49 59 11 56/91
Télécopieur : 33 (0) 1 49 59 11 33
Service commande France Métropolitaine
Tél. : 33 (0) 2 38 32 71 00
Télécopieur : 33 (0) 2 38 32 71 28
Service commandes Export-DOM-TOM
Télécopieur : 33 (0) 2 38 32 78 86
Internet : www.interforum.fr
Courriel : cdes-export@interforum.fr

Suisse :
Interforum editis Suisse
Case postale 69 – CH 1701 Fribourg – Suisse
Téléphone : 41 (0) 26 460 80 60
Télécopieur : 41 (0) 26 460 80 68
Internet : www.interforumsuisse.ch
Courriel : office@interforumsuisse.ch
Distributeur : OLS S.A.
Zl. 3, Corminboeuf
Case postale 1061 – CH 1701 Fribourg – Suisse
Commandes :
Tél. : 41 (0) 26 467 53 33
Télécopieur : 41 (0) 26 467 55 66
Internet : www.olf.ch
Courriel : information@olf.ch

Belgique et Luxembourg :
Interforum editis Benelux S.A.
Boulevard de l'Europe 117, B-1301 Wavre – Belgique
Tél. : 32 (0) 10 42 03 20
Télécopieur : 32 (0) 10 41 20 24
Internet : www.interforum.be
Courriel : info@interforum.be

Pour toute information supplémentaire
Les Éditions Alire inc.
C. P. 67, Succ. B, Québec (Qc) Canada G1K 7A1
Tél. : 418-835-4441 Fax : 418-838-4443
Courriel : info@alire.com Internet : www.alire.com

Les Éditions Alire inc. bénéficient des programmes d'aide à l'édition de la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC), du Conseil des Arts du Canada (CAC) et reconnaissent l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Programme d'aide au développement de l'industrie de l'édition (PADIÉ) pour leurs activités d'édition.

Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres – Gestion Sodec.

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés

Dépôt légal : 1er trimestre 2008
Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada

Final Cut © **1991** Eric Wright

© **2008** Éditions Alire inc. pour la traduction française

10 9 8 7 6 5 4 3e mille

À Bob Rodgers

Extrait de la publication

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE 1

Le St. Lawrence Market de Toronto est constitué de deux édifices séparés par Front Street. Le bâtiment sud abrite le marché d'origine, et certaines de ses parties remontent au XIXe siècle. À cette époque, le quartier était le centre-ville de Toronto (plus tard, tout le secteur déclinerait pendant une centaine d'années, avant d'être redécouvert dans les années soixante).

À première vue, le marché sud semble principalement consacré au bœuf. De tous côtés, les bouchers rivalisent avec leurs concurrents du centre-ville, offrant des tonnes de steaks, de rôtis, de viandes hachées et à ragoût – tout cela à bon prix, et encore davantage quand on achète en grande quantité. On y trouve également d'autres sortes de viandes – des montagnes de poulets, de côtes de porc et de gigots d'agneau –, mais le bœuf tient le haut du pavé.

Au bout d'un certain temps de visite, on commence à voir au-delà des monceaux de viande et à remarquer qu'au fond du marché se trouvent quelques-uns des meilleurs poissonniers de Toronto et, relégués sur les côtés et dans les coins, trois excellents fromagers. À l'étage inférieur, dans le sous-sol, l'accent est mis moins sur la quantité que sur la variété : là, on peut acheter vingt-huit sortes de riz différentes et un assortiment infini de haricots ainsi que du café, des olives, des cigares au chou et des champignons séchés.

Le marché sud est ouvert tous les jours sauf le dimanche et le lundi, bien que le samedi soit la plus grosse journée d'achalandage.

De l'autre côté de la rue, le marché nord, que l'on nomme parfois « marché des producteurs », n'est ouvert que le samedi, à partir de cinq heures du matin. Les étals sont temporaires, loués à la journée par les agriculteurs, les bouchers et les boulangers de l'extérieur de la ville qui y vendent des œufs frais, du vrai pain, de la viande d'animaux élevés en plein air ainsi qu'un choix impressionnant de saucisses : allemandes, ukrainiennes, argentines, italiennes, et même une pâle imitation des saucisses anglaises. La plupart des exposants ont vendu leur marchandise avant quatorze heures, et les acheteurs sérieux viennent tôt afin d'avoir le choix et d'éviter la cohue de dix heures, composée de touristes et de promeneurs.

À six heures, le samedi matin, le marché est grouillant d'activité ; à sept heures, il est plein à craquer et reste achalandé jusqu'au lunch.

Ce jour-là, un quasi-octogénaire grand, droit, aux cheveux gris, portant une impeccable tenue de samedi matin – une belle chemise kaki magnifiquement repassée, un pantalon beige à revers, des souliers de suède –, sortit du marché nord au moment même où un homme âgé d'une trentaine d'années, aux cheveux bruns ondulés, franchissait la porte du marché sud. Tous deux se croisèrent au milieu de Front Street ; ils faillirent se bousculer, s'excusèrent et poursuivirent chacun leur chemin. Lorsque le plus jeune des deux atteignit la porte du marché nord, il s'arrêta et se retourna pour regarder de nouveau l'autre, qui s'apprêtait à entrer dans le marché sud. Il l'observa pendant quelques instants, puis décida de retraverser la rue pour le suivre, d'abord lentement, puis au pas de course lorsqu'il vit le vieil homme entrer. Quand il pénétra à son tour dans le marché sud, sa proie était

déjà loin dans l'aile ; le poursuivant joua des coudes à travers la foule et faillit rattraper son aîné devant l'étal de fromages d'Alex, puis le perdit quand une connaissance l'attrapa par le bras et entreprit de bavarder, ce qui le retarda. Se libérant de son ami, le jeune homme se rendit en courant dans l'autre aile, sautant afin d'essayer d'apercevoir l'individu par-dessus la tête des clients.

À ce moment-là, un troisième homme se rua hors de la foule et saisit le bras du jeune homme en criant : « Que diable se passe-t-il ? » L'interpellé stoppa net, regarda ostensiblement la main posée sur sa manche et protesta avec irritation :

— Que quelqu'un me débarrasse de ce clown !

Sur ce, le troisième homme se rua sur le plus jeune en hurlant et en agitant les bras comme un beau diable. L'autre essaya de repousser son attaquant à bout de bras, mais il était évident qu'à force de gigoter, ce dernier finirait bien par l'atteindre. Lorsqu'il y parvint effectivement, il attrapa l'oreille de l'homme aux cheveux ondulés, sans toutefois lui faire mal ; celui-ci réagit néanmoins en saisissant son assaillant à la gorge et en le propulsant sur l'étal de poisson de Mike, dont les saumons de l'Atlantique valsèrent en tous sens.

L'inspecteur d'état-major Charlie Salter, de la Police métropolitaine de Toronto, se félicita intérieurement de son contrôle. Le premier réflexe d'un policier est de séparer deux adversaires mais, d'instinct, Salter sut que le jeune ne courait aucun risque de la part de son agresseur, qui était bruyant et furieux, mais à part ça pas vraiment redoutable. Par ailleurs, il y avait des gardiens de sécurité – des policiers en congé – qui avaient vingt ans de moins que lui et dont le boulot consistait précisément à s'occuper de ce genre de problème.

Un quatrième homme arrivait :

— Pas sur le plateau, Stanley, je te l'ai déjà dit. Pas sur le plateau. Bon. Sors du marché et va m'attendre

quelque part. Tiens, va dans le camion-restaurant. Tu m'écoutes ?

— Que diable se passe-t-il ? hurla en retour le troisième homme, ledit Stanley. Diamond est censé demander au fromager s'il connaît Vigor. Et le fromager le connaît, nom de Dieu ! C'est un vieux client.

— J'ai coupé ce passage, intervint alors le jeune homme aux cheveux ondulés.

— Quoi ? *Tu* l'as coupé ? Mais cette scène est cruciale ! rugit Stanley, blanc de rage.

— Ça ne marche pas. Je suis en train de poursuivre le gars. Je ne me vois pas m'arrêter pour demander mon chemin au fromager. Je continue ma poursuite. Ça ne cadre pas avec le personnage si je m'arrête pour parler au fromager.

— Mais c'est *essentiel* !

— Ça sonne faux. Il va falloir que tu mettes l'indice ailleurs.

Stanley était sur le point de se ruer sur son interlocuteur : Charlie Salter se tint prêt à intervenir. Au moment où l'homme prit son élan, Salter projeta son pied et, l'attrapant par le haut de sa manche, il le fit s'agenouiller. À cet instant, deux gardiens de sécurité décidèrent qu'ils avaient un rôle à jouer et prirent en charge l'individu, que Salter relâcha.

Le quatrième homme dit alors quelque chose à l'acteur aux cheveux ondulés, qui hocha la tête et s'éloigna tandis que Stanley se relevait, puis il s'adressa cette fois aux policiers en indiquant l'agresseur :

— Emmenez-le au camion-restaurant et faites en sorte qu'il y reste.

Comme les gardes le tenaient fermement entre eux, Stanley relâcha la tension de ses muscles ; Salter se rendit alors compte qu'il n'avait jamais totalement perdu son sang-froid, qu'une partie de sa colère avait été simulée juste pour impressionner l'auditoire.

Extrait de la publication

— Je démissionne, lança-t-il. Vous m'entendez ? Je démissionne ! Dites à ces gars-là de me lâcher. (Il réajusta sa veste.) OK. Je vais t'attendre dans le camion, Crabtree. Avant de partir, je veux avoir quelques minutes pour t'expliquer de quelle manière Diamond, toi et ce type, là (il désigna un cinquième homme), êtes en train de transformer mon scénario en bouillie pour les chats. Je me fous complètement que vous deveniez la risée du monde entier !

Il tourna les talons et s'éloigna en fanfaronnant de manière exagérée ; d'un signe de tête, Crabtree ordonna aux deux gardiens de le suivre avant de s'adresser au cinquième homme :

— Allez. On essaie encore.

L'homme en question dit alors quelque chose à un assistant, et l'équipe se remit encore une fois en place.

Salter retourna boire son café et s'installa pour regarder. Il était en mission, et c'était son premier jour. Ça s'annonçait intéressant.

CHAPITRE 2

Salter avait été mis au parfum trois jours auparavant par son ancien chef, le surintendant Orliff, désormais à la retraite.

Au cours de la dernière année, Orliff avait partagé son temps entre la construction de son chalet dans les collines de Kawartha et son rôle de consultant pour les sociétés cinématographiques qui souhaitaient faire des films mettant en scène le travail de la police de Toronto. Cette activité rythmait agréablement ses journées tout en complétant de manière non négligeable sa pension de retraite. Cela faisait longtemps que Hollywood avait découvert en Toronto un site idéal pour représenter une ville états-unienne de taille moyenne et respectueuse des lois, surtout si le film se situait dans un passé plus tranquille. Mais si l'action se déroulait bel et bien à Toronto, il était nécessaire qu'un conseiller fasse en sorte que le scénario ne contienne aucune erreur. Par exemple, Orliff veillait à éliminer toute référence aux grades de capitaine, lieutenant et patrouilleur, qui n'existaient pas dans la police de Toronto. Il prenait aussi garde à empêcher toute autre américanisation de la culture canadienne, en convertissant notamment les miles en kilomètres. Lors de sa dernière mission, il avait rencontré un autre type de problème, qu'il n'était plus habilité à

traiter. Le supérieur hiérarchique de Salter, le directeur adjoint, avait alors eu la brillante idée d'envoyer Salter enquêter, sous le couvert de prendre la suite d'Orliff en tant que consultant.

Les deux hommes s'étaient rencontrés dans le bureau de Salter.

— Comment cela a-t-il commencé ? avait demandé ce dernier.

— Le point de départ a été l'alarme-incendie. En plein milieu d'une scène qu'ils tournaient un soir à Rosedale, trois camions et deux ambulances se sont pointés, toutes sirènes hurlantes. Quelqu'un avait délibérément déclenché l'alarme. Après ça, ce fut au tour de la police d'être inutilement appelée. Là, ça devait venir d'un citoyen soucieux de l'intérêt général, commenta Orliff en s'esclaffant. Ils filmaient l'acteur principal qui entrait par effraction dans un bureau du centre-ville, et la brigade des hold-up est intervenue. Très efficace. Outre les gars en civil, il y avait six voitures de patrouille, avec gyrophares et sirènes.

— C'était un plaisantin ?

— Très certainement. C'est ce que je leur ai dit. Et le lendemain, ce type, Henry Vigor, qui joue le rôle du méchant dans le film, a été emmené de son hôtel aux chutes du Niagara pour y tourner des scènes de second plan qui n'étaient pas dans le scénario. Tout le monde a cru qu'il avait été kidnappé. D'une certaine façon, c'était le cas.

— Comment ont-ils fait ? Quelqu'un a pris la place du chauffeur ?

— Plus simple que ça. (Orliff avait avancé son fauteuil, s'était penché vers Salter et avait levé la main pour indiquer qu'il ne voulait pas être interrompu pendant les quelques phrases suivantes.) Vous voyez, les limousines qui trimbalent les acteurs sont toutes sous la responsabilité d'un seul gars, le coordinateur du transport. Chaque jour, il prend ses ordres pour le

Extrait de la publication

lendemain afin de savoir où et quand il doit mettre en place des véhicules, et il donne les instructions nécessaires aux chauffeurs. Ce jour-là, très tard, il avait reçu l'appel de quelqu'un qui s'était présenté comme l'assistant du producteur et qui changeait l'heure à laquelle on devait aller chercher Vigor le lendemain matin. Vigor avait son chauffeur personnel, à qui le coordinateur a fait part de la modification d'horaire, et Vigor avait également été prévenu qu'il devait être prêt une demi-heure plus tôt. Son chauffeur s'est donc présenté le lendemain matin, et ils sont partis en direction des chutes du Fer à cheval. Évidemment, là-bas, il n'y avait personne, mais ils sont restés sur place. Le temps que le chauffeur appelle pour savoir ce qui se passait, ils avaient perdu la moitié de la matinée.

Salter avait attendu la suite ; il y avait manifestement autre chose à venir.

— Il pourrait là aussi s'agir d'une mauvaise blague, avait poursuivi Orliff. Quoi qu'il en soit, cela vient certainement d'une personne qui travaille sur le film et qui connaît bien les rouages. Et en plus, la semaine dernière, pendant que le héros jouait sa scène d'effraction dans le bureau, le système de gicleurs s'est mis en marche. Si c'est un farceur, il a de la persévérance et ses petites blagues commencent à coûter cher à la production. (Orliff s'était reculé.) Vous êtes bien, ici, Charlie ?

Surpris, Salter avait levé les yeux vers son interlocuteur. Son bureau était dans le nouvel édifice de la police de College Street. La question d'Orliff pouvait s'appliquer aussi bien à la pièce que Salter s'était vu attribuer, à l'édifice lui-même ou encore au service de police, bien que cette dernière éventualité fût peu probable, sauf si Orliff s'était apprêté à révéler à Salter l'existence d'un autre emploi dont il aurait entendu parler, un emploi plus attrayant et payé deux fois plus. Salter s'était alors souvenu qu'au moment de prendre

Extrait de la publication

sa retraite, Orliff était installé dans le vieux bâtiment de Jarvis Street et qu'il n'avait jamais travaillé dans le nouvel édifice. « Ici » se rapportait donc à College Street.

— Une fois qu'on est derrière son bureau, c'est partout pareil, avait répondu Salter. Mais au début, j'avais l'impression d'être sur scène, de jouer le rôle du flic pour les touristes du foyer, pardon, de l'atrium.

— Le quoi ?

— L'atrium. (Salter avait ouvert un tiroir dont il avait extrait une brochure.) « Un atrium central s'élève sur douze étages, ce qui permet à la lumière du jour de pénétrer à l'intérieur de l'édifice », avait-il lu.

Orliff avait hoché la tête.

— Ils vont d'un extrême à l'autre. Sur Eglinton, le Poste 53 est dans cette bâtisse qui a des petites fentes dans les murs et qui ressemble à un avant-poste de la Légion étrangère, là où ils suspendent les suspects à des crochets dans le sous-sol, mais cet endroit ressemble à un portique de gymnastique pour adultes.

— C'est postmoderne, avait expliqué Salter. C'était dans le journal la semaine dernière.

— Ah ouais ? Dans ce cas, vous devriez tous porter des désintégrateurs.

Salter avait souri.

— Je vous ferai visiter quand on aura terminé.

— Entendu. Où en étions-nous ?

— Vous me relatiez les faits. Que savons-nous ?

Orliff avait tâté les poches de sa veste et en avait sorti plusieurs feuilles de papier pliées. Il portait une chemise de coton à carreaux sans cravate et une veste en madras, tout à fait adaptées à la vague de chaleur qui sévissait en ce début juin. Salter avait pris conscience du fait que c'était la première fois qu'il voyait Orliff dans une tenue autre qu'un complet bleu marine. Même son bronzage lui avait semblé incongru.

Orliff avait déplié son paquet de notes.

Extrait de la publication

— J'ai travaillé un peu pour vous mettre sur les rails. C'est un homme qui a effectué tous les appels d'urgence : une voix sans signe distinctif particulier, à l'exception d'un léger accent européen. Notre répartiteur a pensé qu'il était allemand, mais personne ne peut l'identifier formellement. J'ai dressé une liste de ceux qui ne peuvent pas avoir ouvert les gicleurs, c'est-à-dire toutes les personnes présentes sur le tournage.

Orliff avait glissé une feuille de papier sur le bureau de Salter.

— De quel genre de film s'agit-il ? s'était enquis ce dernier.

— C'est un thriller. Ça raconte l'histoire d'un gars, le héros du film, qui traque un criminel de guerre. Le père de ce gars avait été prisonnier dans un camp de concentration, et il avait gardé une photo de l'un des gardiens SS qui étaient responsables de l'exécution des prisonniers. Le père est maintenant décédé, mais avant de mourir, il avait affirmé avoir vu ce gardien à Toronto, en train de monter dans le métro ou un truc comme ça. Son fils avait gardé la photo et s'était juré de retrouver le SS. Il avait même recouru aux services d'un spécialiste qui avait vieilli le visage de la photo de manière à produire une image de ce à quoi devait ressembler le type aujourd'hui. Et puis un jour il le voit, et la traque commence.

« Le gars fait son marché au St. Lawrence Market un samedi matin ; lui et l'ancien gardien se croisent au moment où le héros quitte le marché sud pour se rendre au marché nord. Vous voyez la scène : il traverse Front Street et passe d'un bâtiment à l'autre. Par la suite, il le perd dans la foule, mais il a acquis la même certitude que son père ; il va donc venir au marché tous les samedis matin pour surveiller le passage de Front Street. Il finit par revoir le type et il le suit jusque chez lui, puis fait sa petite enquête pour s'assurer que c'est bien lui.

« Toute cette histoire me paraît un peu tirée par les cheveux, surtout la manière dont il le retrouve, mais c'est un thriller du genre où on ne se pose pas trop de questions tant qu'il se passe quelque chose. Ça commence très mollo avec l'histoire du héros et de son père ; après s'ensuivent de nombreuses scènes courtes qui présentent le héros – il est avocat et travaille avec un groupe de Juifs qui passent leur temps à rechercher des criminels de guerre. Tout ça vise surtout à faire comprendre au spectateur son dévouement, parce que le groupe en question ne lui est d'aucune aide. Le héros garde en permanence la photo du nazi sur son bureau. Sa femme ne cesse de le supplier d'oublier tout ça, mais il s'obstine. Quand il voit le type, c'est là que tout démarre.

— Pourquoi font-ils le film ici ? C'est moins cher, à Toronto ?

— Ouais, mais ce n'est pas pour ça. C'est un film tout ce qu'il y a de canadien. Beaucoup de plans du métro et de la tour du CN, des trucs comme ça, et la scène finale est une poursuite sur Harbourfront suivie d'un duel sur le lac Ontario. Grâce à ça, ils auront une subvention du gouvernement.

— Avez-vous une idée de l'identité du mauvais plaisant et de son mobile ?

— Il y a de nombreuses possibilités. Je commencerai par les motifs personnels. Il peut s'agir d'une personne qui en a contre le film – ou qui a une dent contre un acteur ou un membre de l'équipe – et qui veut le saboter.

— Vous avez envisagé toutes les possibilités ?

— La situation est proprement incroyable. (Orliff, tout sourire, avait étendu la main et commencé à compter sur ses doigts.) D'abord, il y a l'auteur. C'est son scénario ; il considère le réalisateur comme un trou du cul, il pense que l'acteur principal, celui qui joue le héros, est sans talent, et il ne se gêne pas pour

faire connaître son opinion. Alors, bien évidemment, il n'est pas très aimé. Ensuite, le réalisateur et l'acteur principal ne s'entendent pas bien. Par ailleurs, les opinions divergent quant à savoir si c'est le héros ou le méchant qui tient le rôle principal. Les deux acteurs qui interprètent ces rôles ont un contrat qui leur confère des droits particuliers. Mais il ne s'agit là que des principaux membres de l'équipe : en fait, presque tout le monde s'est disputé avec quelqu'un. Sauf le vieux, Henry Vigor. Il est là pour ramasser son chèque et retourner en Angleterre dès que possible. J'ai plutôt tendance à bien l'aimer. Il a l'air d'un vrai pro. On ne dirait jamais que c'est un acteur.

Orliff avait de nouveau jeté un regard circulaire dans le bureau, perdant apparemment tout intérêt pour ce qu'il était en train de dire. Salter devait en tirer le maximum avant qu'il ne s'en aille.

— Aucune des personnes que vous venez de me citer n'aimerait que le film échoue, vous ne croyez pas ?

— C'est ce qu'on serait porté à croire, n'est-ce pas ? Cela dit, je ne faisais que vous prévenir de ce que vous allez trouver. En fait, si tout cela n'est pas qu'une mauvaise blague, et c'est fort possible, vous allez devoir chercher quelqu'un qui veut que le tournage s'arrête, mais tous ceux que je viens d'évoquer ont sans doute intérêt à ce que le film soit interrompu.

— Quel est le préjudice pour le moment ?

— Quatre jours de tournage foutus en l'air, avait répondu Orliff en rempochant ses notes. Le budget leur permet trente-cinq jours de tournage, et ils les utilisent trop rapidement. Ils ne peuvent pas se permettre de perdre quatre jours. Je ne comprends rien à leur petite cuisine : en cas de mauvais temps, ça ne leur coûte pas si cher s'ils ne tournent pas, et ils ont une sorte d'assurance. Mais le genre de perte de temps qu'ils subissent à cause du farceur coûte très cher, car il faut

Extrait de la publication

payer l'équipe même s'ils n'ont rien sur la pellicule. Et il y a aussi le garant. Tout le monde semble en avoir peur, parce que s'ils dépassent leur budget, il peut tout prendre en main. Tout est une question d'argent, vous verrez.

Salter n'avait pris aucune note, car ce que lui relatait Orliff ne signifiait rien tant qu'il n'aurait pas rencontré les membres de l'équipe de tournage.

— Et vous ? avait-il demandé à Orliff. Où allez-vous, maintenant ?

— Moi ? avait répondu Orliff, surpris. Je retourne dans mon chalet. Le toit est fini, le poêle fonctionne, et la saison de l'achigan commence samedi. C'est écrit dans mon contrat, comme pour ces acteurs, Diamond et Vigor, avait-il ajouté dans un sourire. Par ailleurs, il vous faut un enquêteur et moi, je suis à la retraite. Ça va être une mission agréable pour vous. C'est pour ça qu'on a créé le Centre.

Salter avait fait un signe d'approbation. Visiblement, le Centre des missions spéciales avait été créé pour prendre en charge ce qui sortait de l'ordinaire, c'est-à-dire tout ce qui dépassait le cadre des attributions des services existants, et il avait survécu grâce aux succès vite remportés et à la capacité d'Orliff de ne pas se faire d'ennemis. En fait, c'était Orliff lui-même qui avait créé le Centre afin de répondre à un certain nombre de besoins : la nécessité administrative qu'avait son supérieur, le directeur adjoint, d'ouvrir un poste budgétaire lui permettant de bénéficier d'une petite réserve et de disposer d'un service qui ne demandait pas une surveillance trop assidue ; le désir d'Orliff d'être à la tête d'un service tranquille, loin des fonctions administratives traditionnelles ; et finalement, le souhait de créer une entité suffisamment grande pour qu'Orliff puisse rester au bureau pendant que Salter allait enquêter sur le terrain.

C'était désormais Salter qui était à la tête du Centre, qui avait depuis longtemps prouvé son utilité aux yeux du directeur adjoint. Le seul danger qui guettait Salter était de susciter la jalousie et le ressentiment parce qu'il donnait l'impression d'avoir une fonction particulière et plutôt prestigieuse en permanence. Mais lorsqu'il avait obtenu le poste, il était assez vieux et expérimenté pour avoir conscience de ce risque, aussi veillait-il toujours à ne pas empiéter sur les plates-bandes des autres services – les Homicides, par exemple, sur le territoire de qui il s'était aventuré plusieurs fois –, et au fil des sept dernières années, il avait noué de bonnes relations de travail avec toutes les unités avec lesquelles il était entré en contact. Par ailleurs, il n'avait vraiment pas l'air d'un enquêteur spécial exceptionnel. Il avait cinquante-quatre ans, était de stature moyenne, avait des cheveux châtains en voie de raréfaction et un physique sans grand relief, plutôt passe-partout. Il portait habituellement un veston de tweed et un pantalon gris, une chemise blanche et une cravate bleue ornée d'oies rouges ou, quand cette dernière était au nettoyage, une cravate bleue ornée d'hameçons rouges. Il jouait souvent – et mal – au squash, avec l'enthousiasme d'un converti tardif, de sorte qu'il était en bonne forme physique, mis à part le fait qu'il avait besoin de lunettes pour lire.

— Serez-vous disponible si toutefois j'avais besoin de vous parler ? avait-il demandé à Orliff.

— Bien sûr. Apportez votre canne à pêche, avait rétorqué Orliff en se levant.

— Attendez un peu. Vous n'avez abordé qu'une seule des possibilités. Quelles sont les autres ?

— Oui, c'est vrai, fit Orliff en consultant sa montre. Il y a une cafétéria, ici ? J'ai besoin d'un café.

— Je vais demander à ce qu'on nous en apporte. Les Homicides organisent un de leurs séminaires et la cafétéria va être pleine de vos anciens collègues.

Extrait de la publication

— Laissez faire, dans ce cas. On n'aura qu'à aller chez Fran après notre entretien. Vous pourrez me faire visiter les lieux en passant, proposa Orliff en se rasseyant. Quoi d'autre… Bon. Le film porte sur les criminels de guerre. Il est possible que cela gêne quelqu'un. Selon le scénariste, il y a encore beaucoup d'anciens nazis au Canada. S'il dit vrai – il y en a forcément quelques-uns –, peut-être que l'un d'entre eux n'aime pas le thème du film.

— Il lui faudrait quand même un complice sur place, non ?

— Oui. Mais ce n'est qu'une possibilité. Cela dit, je ne vois pas en quoi ce film dérangerait qui que ce soit. J'ai quand même fait part de cette éventualité au sergent enquêteur, et je crois qu'il a passé la main aux services du renseignement. Demandez à Parker. Je pense qu'il faut plutôt chercher ailleurs. C'est peut-être le fait d'une sorte de mafia d'extrême droite, un groupe qui milite pour la pureté du Canada. Peut-être. Il y a un groupuscule de ce genre qui manifeste de temps en temps, dont le chef est une sorte de pervers qui prend son pied à s'habiller comme un combattant d'unité de choc. Deux de ses lieutenants, comme il les appelle, sont comme lui, mais en moins brillants, et quant aux autres, ce ne sont que des gorilles qu'il paie pour qu'ils viennent aux réunions. Les services du renseignement savent tout de ce type, mais ils pensent qu'il n'est pas à Toronto en ce moment. Si ce n'est pas lui, ça pourrait être un gars du même gabarit qui pourrait être dangereux, une sorte de fanatique investi d'une mission.

— Quelles sont les mesures de sécurité prises sur le tournage ?

— Ils ont recours à une entreprise chargée de garder les bureaux de la production et de surveiller les plateaux de tournage permanents. En plus de ça, ils ont recruté six de nos hommes qui viennent en renfort quand ils ne sont pas de service.

Salter avait attendu de voir si Orliff avait quelque chose à ajouter. Ce dernier, estimant apparemment nécessaire d'expliquer certains points à l'intention de Salter, avait poursuivi :

— C'est vraiment très intéressant. On n'imagine pas le temps que ça prend, rien que pour tourner une scène où deux gars échangent une poignée de mains. Surtout avec Diamond. Il veut toujours connaître le sens caché de tout : le sous-texte, comme il dit. Mais l'autre type, le méchant, se soucie simplement de savoir ce que le réalisateur attend de lui. Il agit toujours en vieux pro qui donne au réalisateur le choix entre six façons différentes de serrer la main. Personne ne fera attention à vous ; vous ne tarderez pas à faire partie des meubles. Le producteur mis à part, tout le monde pensera que vous êtes juste venu me remplacer, que vous êtes simplement un vieil emmerdeur embauché pour veiller à ce que le scénario ne dégénère pas en *Hill Street Blues*.

— Allons boire ce café, avait conclu Salter.

Les deux hommes avaient enfilé leur manteau. Avant qu'ils ne prennent l'ascenseur pour descendre, Salter avait montré à Orliff la vue sur l'atrium qui s'offrait depuis le balcon intérieur.

— Marinelli dit que ça lui rappelle Naples, avait commenté Salter. Ça a l'air d'être un compliment.

Marinelli était un sergent de la brigade des jeux.

— Sans doute est-ce censé en être un.

Ils avaient ensuite emprunté la longue rampe qui débouchait sur College Street puis commencé à faire le tour du bâtiment, d'abord par Bay Street.

— La couleur est bizarre, non ? avait mentionné Orliff. Le bâtiment est-il entièrement fait en pierres ?

— Tous les nouveaux hôtels et immeubles d'appartements sont de cette couleur-là, maintenant. Rose et bleu. Vous n'aviez pas remarqué ?

Ils avaient contemplé l'édifice. Salter avait sorti sa brochure et lu :

— « Le bâtiment est revêtu de granite de couleur saumon, ce qui le rend chaleureux et convivial. »

— Qu'est-ce que c'est, ça ?

Orliff avait pointé le doigt vers une statue de bronze figurant un enfant tirant un chariot sur lequel se trouvait un obélisque d'environ six mètres de haut arborant la devise de la police de Toronto : « Servir et protéger ».

Salter avait de nouveau consulté sa brochure.

— Il représente la communauté, et ce truc pointu représente l'autorité. Quant à ce type, avait-il précisé en désignant la statue d'un homme ayant des blocs de pierre sur ses épaules, il porte la loi. D'après ce qui est écrit, ces deux-là travaillent de concert avec la police pour édifier la communauté.

— Et elle ? s'était encore enquis Orliff, le doigt en direction d'un bronze représentant cette fois une policière, une truelle à la main. Oh, et puis tant pis avec ça ! Allons boire notre café.

Une fois qu'ils furent attablés chez Fran, Salter avait encore posé une question :

— Que se passe-t-il sur le plateau en ce moment ?

— Rien. En fait, Vigor a pris un jour de repos. C'est dans son contrat : il a droit à une journée de relâche après un certain nombre de jours de travail. Tout est programmé en conséquence. Les membres de l'équipe travaillent cinq jours par semaine – ils sont tous syndiqués –, mais ils peuvent faire une journée de travail supplémentaire. Ainsi, aujourd'hui et demain, ce sont les sixième et septième jours de la semaine de travail. Rien n'est prévu, et les chefs sont tous en réunion.

Salter avait réfléchi un moment. Le problème lui semblait être plutôt une simple malveillance qu'une réelle menace, et l'auteur des troubles devait déjà avoir obtenu satisfaction. Sa mission allait probablement s'apparenter à du gardiennage d'enfants, mais pouvoir regarder comment on fait un film s'annonçait une

bonne façon de se divertir pendant une semaine ou deux, et si le directeur adjoint n'avait rien de plus urgent à lui confier, Salter avait toutes les raisons de se lancer dans l'aventure.

— Qui d'autre saura que je suis là pour enquêter ? avait-il redemandé à Orliff.

— Personne d'autre que le producteur. Certains des gars en uniforme vous reconnaîtront, mais ils penseront que vous êtes simplement là à titre de consultant, sauf si vous avez besoin d'eux, bien sûr. En fait, le producteur veut que tout le monde croit que le problème est terminé. Mais il tient aussi à ce qu'on fasse une petite enquête discrète. Le directeur adjoint considère aussi que c'est la meilleure façon de procéder. Et la moins coûteuse. Chaque incident a fait l'objet d'une enquête officielle. Vous pourrez lire les rapports.

Salter s'était efforcé de n'oublier aucun point.

— J'aurai peut-être besoin d'aide. D'un gars en immersion.

— Pour quoi faire ?

— Parce que personne ne va se confier à moi, d'autant plus que je suis supposé n'être qu'un consultant. Mais pendant que tout le monde m'évitera, ils pourraient sans doute s'ouvrir à un gars qui travaille en sous-marin.

— Le directeur adjoint ne va pas être d'accord.

— Bien sûr que oui. Ça ne lui coûtera rien. La production a engagé six de nos hommes : un de plus, ça ne fera pas grande différence.

Orliff avait gratifié Salter d'un regard admirateur.

— Vous avez fait beaucoup de progrès, on dirait. Parlez-en à Crabtree, le producteur. Je pense que les fonds proviennent essentiellement de sa poche.

Orliff avait observé le ciel à travers la vitrine du café.

— Et n'oubliez pas : quand vous viendrez me voir, apportez votre canne à pêche. Le lac regorge de beaux achigans à petite bouche.

Extrait de la publication

Ils avaient quitté les lieux. Dans College Street, Orliff avait repris la parole.

— Il y a un type qui va venir en ville dans quelques jours, un scénariste du nom de Simple. J'ai eu l'occasion de faire sa connaissance lors du dernier tournage auquel j'ai assisté, et je lui ai promis une petite partie de pêche dans les Kawarthas. Il croit que c'est dans le Grand Nord, avait-il ajouté en souriant. Ce type vient de Californie, il faut dire. S'il demande à me voir sur le tournage, pourriez-vous lui dire d'appeler ma femme ? Je monte au chalet, mais elle, elle restera à Toronto. Elle saura comment me joindre.

De retour à son bureau, Salter avait téléphoné au sergent d'état-major Wayne Mahler, responsable de la brigade antidrogue.

— Ranovic travaille-t-il toujours chez vous ? avait-il demandé.

— On peut dire ça comme ça, avait répliqué Mahler.

— C'est quoi, le problème ?

— Il dépérit, c'est ça, le problème. Depuis qu'il s'est fait repérer avec le boulot qu'il a fait pour vous, il ne donne rien de bon en sous-marin. On l'a donc affecté aux patrouilles de rue. C'est un boulot honnête, mais ça ne lui plaît pas.

— Ça vous dirait de ne plus le voir pendant une semaine ou deux ?

— Ça m'est égal. Vous avez une offre intéressante à lui faire ? Il va adorer.

— Gardez ça pour vous, d'accord, Wayne ? Je ne suis pas encore certain que ça va marcher.

— Ce serait pour quoi faire ?

— J'aurai peut-être besoin de quelqu'un pour jouer le rôle d'un acteur.

Une longue pause s'ensuivit.

Extrait de la publication

— Vous voulez dire un gars dont tout le monde dirait : « Tiens, c'est un acteur », quand il se promènerait sur Yonge Street ? OK. Ranovic est le type qu'il vous faut. Vous n'aurez qu'à me donner le feu vert pour que je l'avertisse. Il est libre quand vous voulez.

Ranovic. Un jeune flic spécialiste de l'infiltration toujours en quête de lui-même qui passait une bonne partie de son temps à se chercher des modèles. Mais il était doté d'un tempérament curieux, ce qui était un atout essentiel pour cette mission. Salter empoigna son téléphone afin d'obtenir du directeur adjoint la permission de proposer à l'entreprise cinématographique de recruter Ranovic.

À la maison, Salter avait exposé sa mission à Annie, sa femme.

— C'est un boulot génial ! Peux-tu me faire obtenir un rôle ? s'était-elle exclamée.

— Que sais-tu faire ? Fais voir tes jambes.

Annie s'était levée et avait relevé sa jupe jusqu'aux genoux.

— Plus haut, ordonna Salter. Pas mal. Sais-tu danser ?

— Je croyais que c'était un thriller.

— Tu serais intégrée à l'intrigue sentimentale. Ça ne te dérangerait pas de tourner nue ?

— Ça dépend. Avec qui ?

Salter s'était gratté la tête. La plaisanterie tirait à sa fin.

— Avec moi, avait-il répliqué, reprenant son sérieux.

Annie n'avait aucune difficulté à susciter le désir de Salter : si de nombreux fils d'argent parsemaient sa chevelure, elle avait néanmoins gardé le teint frais qu'elle avait rapporté des Maritimes et sa silhouette, tout comme ses jambes, était largement mieux que pas mal.

— Tu pourrais peut-être emmener Seth sur le plateau, avait-elle suggéré. Il serait ravi.

Seth était leur fils de dix-sept ans.

— Eh, ce n'est pas *Le Lac des cygnes*. C'est un thriller sur les criminels de guerre.

— Tu es sarcastique, on dirait.

— Tout ce que je veux dire, c'est qu'il n'y a aucun rapport entre la chasse aux nazis et les entrechats.

— Je vois très bien ce à quoi tu penses. Tout ce que je voulais dire, moi, c'est que ça aurait simplement pu intéresser Seth de savoir comment on fait un film. S'il faisait son apprentissage chez un charpentier, ça ne te mettrait pas dans un état pareil.

Et c'était vrai. Trois mois auparavant, après s'être vu confier un petit rôle dans une production scolaire du *Songe d'une nuit d'été* – rôle qui avait surtout consisté à faire quelques sauts sur scène –, Seth avait développé une véritable passion pour les planches. Par la suite, sa petite amie, qui fréquentait une coûteuse école privée pour filles, lui avait demandé de dénicher deux garçons pour jouer le rôle de porteurs dans le spectacle annuel de sa classe de danse. Seth lui-même et un copain s'étaient présentés, et le professeur en avait profité pour réviser son programme à la hausse : les garçons répétaient désormais trois heures tous les soirs depuis les trois derniers mois, et Seth avait récemment annoncé qu'il voulait étudier le ballet.

Annie avait immédiatement réagi en parent idéal, désireuse de le laisser essayer ; Salter avait considéré cette attitude comme une réponse à la confusion avec laquelle il avait lui-même réagi et parce qu'elle devinait ce qui se cachait derrière l'hésitation de son mari. Mais Salter se confortait dans la certitude que ses doutes étaient relativement raisonnables en raison de la manière dont les danseurs étaient perçus dans la population en général et au quartier général de la police en particulier, et il se disait qu'il était donc ridicule de

Extrait de la publication

s'attendre à le voir accueillir cette vocation avec une approbation feinte. Après tout, la réaction d'Annie n'était-elle pas aussi viscérale et primaire que celle de Salter, du moins telle qu'elle la percevait ? N'était-ce pas une attitude conditionnée par le fait de croire de manière systématique que la créativité – ou n'importe lequel de ses symptômes – est forcément une bonne chose, quelle qu'en soit la futilité ou la complaisance ? Depuis lors, ils avaient rarement abordé le sujet, même si Seth avait l'air épuisé tous les soirs et que chaque matin, au petit-déjeuner, il marchait comme s'il était perclus d'arthrite.

Salter se disait qu'il avait posé toutes les questions qui incombaient à un parent responsable.

— Et pour l'école ?

— Ils ont des tuteurs.

— N'est-il pas un peu trop jeune ?

L'expérience de Salter en matière de ballet se résumait à des coups d'œil de deux secondes entre deux changements de poste à la télévision, lorsqu'il cherchait une émission distrayante.

— Au contraire, il se pourrait qu'il soit trop vieux. Généralement, l'entraînement commence bien plus tôt.

Salter s'était tu, son ignorance du monde du ballet le rendant incapable de songer à tout autre point susceptible de présenter des difficultés.

Angus, le frère de Seth, quant à lui inscrit à l'école de commerce de l'University of Western Ontario, s'était exclamé :

— Seigneur, Seth ! Tu seras pauvre toute ta vie.

Cette remarque avait fait grincer des dents Charlie, même si – ou peut-être en était-ce la raison – elle reflétait une petite partie de son propre inconfort.

C'est le père de Salter qui mit finalement la question sur le tapis. Le vieil homme était un retraité de la Commission des transports de Toronto. Il revendiquait haut et fort son appartenance à la classe ouvrière et il

se méfiait de la famille de son fils parce qu'Annie provenait de quelques échelons plus haut sur l'échelle sociale. Cependant, Seth était son préféré depuis qu'il avait enregistré l'histoire orale de son grand-père ; depuis lors, ce dernier affectionnait les phrases du genre : « Seth et moi ne sommes pas de cet avis, hein, fiston ? », qui contribuaient à bâtir un monde privilégié de compréhension mutuelle entre son petit-fils et lui – monde dans lequel Salter n'avait pas sa place. Il avait appelé Salter pour lui demander ce qui se passait.

— Seth veut devenir danseur de ballet, l'avait informé Salter, les yeux rivés sur Annie, qui écoutait attentivement la conversation.

— Nom de Dieu. Avec toutes ces tapettes ? Sait-il de quoi il retourne, au moins ?

Salter chercha une phrase qui ne révélerait rien à Annie.

— Oui, papa. Je pense qu'il sait de quoi il retourne.

— Tu es sûr ?

— Tu pourrais lui en parler toi-même, si tu veux.

— Certainement. C'est bien mon intention. Mais il n'y a probablement pas de quoi s'inquiéter, hein ? Je veux dire… ce brave petit Seth… il n'est pas si beau que ça, non ? En tout cas, je vais lui parler. Est-il là ?

— Non, il s'entraîne tous les soirs. Tu veux que je lui dise de t'appeler ?

— Non, non. Dis-lui de passer me voir. Ça fait quelques semaines que je ne l'ai pas vu. À part ça, tout le monde va bien ? Elle va bien ?

Le « elle », c'était pour Annie.

— Tout le monde va bien. Je ferai le message à Seth.

Après avoir raccroché, Salter avait regardé sa femme.

— Mon père fait dire bonjour à tout le monde, et il va entreprendre d'expliquer à Seth ce qu'est une tapette. Il ne se le pardonnerait jamais si Seth entrait dans le grand monde maléfique de *Casse-Noisette*

Extrait de la publication

sans un minimum d'instruction. Cela dit, il ne pense pas qu'il y ait de quoi s'inquiéter parce que Seth est si moche que personne ne s'entichera de lui.

— Pour l'amour du ciel !… avait commencé Annie.

Mais Salter, qui avait anticipé sa réaction, lui avait tapoté le bras.

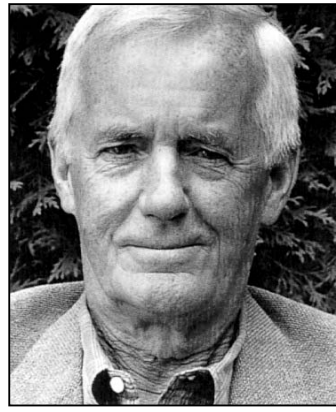
— Laisse-les se débrouiller. Laisse Seth gérer ça tout seul. Comme il nous l'a dit une fois, c'est son grand-père à lui. Tu te rappelles ?

Annie avait éclaté de rire.

— OK. On ne pourra pas toujours protéger nos garçons. Il faut parfois les laisser eux-mêmes découvrir certains aspects de ton père. En tout cas, avait-elle répété, Seth aimerait certainement beaucoup voir un plateau de tournage et, quant à moi, ça me plairait aussi. J'aimerais bien parler à celui qui s'occupe des accessoires.

Annie venait tout juste de quitter son emploi dans une maison de production de publicités télévisuelles. Elle s'occupait justement des accessoires, et elle adorait ça. Cependant, elle n'appréciait pas autant le monde du studio et voulait monter sa propre entreprise afin de proposer ses services d'accessoiriste aux petits studios.

— Allez, à table, maintenant, avait répliqué Salter. Une fois que j'aurai mon assiette devant moi, je te présenterai tous les personnages.



ERIC WRIGHT…

… est l'un des auteurs de fiction policière les plus honorés au Canada puisqu'il a, notamment, été quatre fois lauréat du prix Arthur-Ellis. En 1984, il a gagné avec son premier roman mettant en scène Charlie Salter, *La Nuit de toutes les chances* ; il a récidivé deux ans plus tard avec *Une mort en Angleterre*. Il a aussi mérité le prix dans la catégorie nouvelle pour « À la recherche d'un homme honnête » (1988) et « Un tiens vaut mieux que deux tu l'auras » (1992). Outre les toujours populaires aventures de Charlie Salter, Eric Wright tient la chronique des aventures d'une détective, Lucy Trimple Brenner, et d'un policier à la retraite de Toronto, Mel Pickett. Eric Wright, qui est né en 1929, a publié en 1999 un volume de mémoires intitulé *Always Give a Penny to a Blind Man*.

EXTRAIT DU CATALOGUE

Collection « Romans » / Collection « Nouvelles »

001	*Blunt – Les Treize Derniers Jours*	Jean-Jacques Pelletier
002	*Aboli* (Les Chroniques infernales)	Esther Rochon
003	*Les Rêves de la Mer* (Tyranaël -1)	Élisabeth Vonarburg
004	*Le Jeu de la Perfection* (Tyranaël -2)	Élisabeth Vonarburg
005	*Mon frère l'Ombre* (Tyranaël -3)	Élisabeth Vonarburg
006	*La Peau blanche*	Joël Champetier
007	*Ouverture* (Les Chroniques infernales)	Esther Rochon
008	*Lames sœurs*	Robert Malacci
009	*SS-GB*	Len Deighton
010	*L'Autre Rivage* (Tyranaël -4)	Élisabeth Vonarburg
011	*Nelle de Vilvèq* (Le Sable et l'Acier -1)	Francine Pelletier
012	*La Mer allée avec le soleil* (Tyranaël -5)	Élisabeth Vonarburg
013	*Le Rêveur dans la Citadelle*	Esther Rochon
014	*Secrets* (Les Chroniques infernales)	Esther Rochon
015	*Sur le seuil*	Patrick Senécal
016	*Samiva de Frée* (Le Sable et l'Acier -2)	Francine Pelletier
017	*Le Silence de la Cité*	Élisabeth Vonarburg
018	*Tigane -1*	Guy Gavriel Kay
019	*Tigane -2*	Guy Gavriel Kay
020	*Issabel de Qohosaten* (Le Sable et l'Acier -3)	Francine Pelletier
021	*La Chair disparue* (Les Gestionnaires de l'apocalypse -1)	Jean-Jacques Pelletier
022	*L'Archipel noir*	Esther Rochon
023	*Or* (Les Chroniques infernales)	Esther Rochon
024	*Les Lions d'Al-Rassan*	Guy Gavriel Kay
025	*La Taupe et le Dragon*	Joël Champetier
026	*Chronoreg*	Daniel Sernine
027	*Chroniques du Pays des Mères*	Élisabeth Vonarburg
028	*L'Aile du papillon*	Joël Champetier
029	*Le Livre des Chevaliers*	Yves Meynard
030	*Ad nauseam*	Robert Malacci
031	*L'Homme trafiqué* (Les Débuts de F)	Jean-Jacques Pelletier
032	*Sorbier* (Les Chroniques infernales)	Esther Rochon
033	*L'Ange écarlate* (Les Cités intérieures -1)	Natasha Beaulieu
034	*Nébulosité croissante en fin de journée*	Jacques Côté
035	*La Voix sur la montagne*	Maxime Houde
036	*Le Chromosome Y*	Leona Gom
037	(N) *La Maison au bord de la mer*	Élisabeth Vonarburg
038	*Firestorm*	Luc Durocher
039	*Aliss*	Patrick Senécal
040	*L'Argent du monde -1* (Les Gestionnaires de l'apocalypse -2)	Jean-Jacques Pelletier
041	*L'Argent du monde -2* (Les Gestionnaires de l'apocalypse -2)	Jean-Jacques Pelletier
042	*Gueule d'ange*	Jacques Bissonnette
043	*La Mémoire du lac*	Joël Champetier
044	*Une chanson pour Arbonne*	Guy Gavriel Kay
045	*5150, rue des Ormes*	Patrick Senécal
046	*L'Enfant de la nuit* (Le Pouvoir du sang -1)	Nancy Kilpatrick
047	*La Trajectoire du pion*	Michel Jobin
048	*La Femme trop tard*	Jean-Jacques Pelletier
049	*La Mort tout près* (Le Pouvoir du sang -2)	Nancy Kilpatrick
050	*Sanguine*	Jacques Bissonnette
051	*Sac de nœuds*	Robert Malacci
052	*La Mort dans l'âme*	Maxime Houde
053	*Renaissance* (Le Pouvoir du sang -3)	Nancy Kilpatrick

Extrait de la publication

054	*Les Sources de la magie*	Joël Champetier
055	*L'Aigle des profondeurs*	Esther Rochon
056	*Voile vers Sarance* (La Mosaïque sarantine -1)	Guy Gavriel Kay
057	*Seigneur des Empereurs* (La Mosaïque sarantine -2)	Guy Gavriel Kay
058	*La Passion du sang* (Le Pouvoir du sang -4)	Nancy Kilpatrick
059	*Les Sept Jours du talion*	Patrick Senécal
060	*L'Arbre de l'Été* (La Tapisserie de Fionavar -1)	Guy Gavriel Kay
061	*Le Feu vagabond* (La Tapisserie de Fionavar -2)	Guy Gavriel Kay
062	*La Route obscure* (La Tapisserie de Fionavar -3)	Guy Gavriel Kay
063	*Le Rouge idéal*	Jacques Côté
064	*La Cage de Londres*	Jean-Pierre Guillet
065	(N) *Treize nouvelles policières, noires et mystérieuses*	Peter Sellers (dir.)
066	*Le Passager*	Patrick Senécal
067	*L'Eau noire* (Les Cités intérieures -2)	Natasha Beaulieu
068	*Le Jeu de la passion*	Sean Stewart
069	*Phaos*	Alain Bergeron
070	(N) *Le Jeu des coquilles de nautilus*	Élisabeth Vonarburg
071	*Le Salaire de la honte*	Maxime Houde
072	*Le Bien des autres -1* (Les Gestionnaires de l'apocalypse -3)	Jean-Jacques Pelletier
073	*Le Bien des autres -2* (Les Gestionnaires de l'apocalypse -3)	Jean-Jacques Pelletier
074	*La Nuit de toutes les chances*	Eric Wright
075	*Les Jours de l'ombre*	Francine Pelletier
076	*Oniria*	Patrick Senécal
077	*Les Méandres du temps* (La Suite du temps -1)	Daniel Sernine
078	*Le Calice noir*	Marie Jakober
079	*Une odeur de fumée*	Eric Wright
080	*Opération Iskra*	Lionel Noël
081	*Les Conseillers du Roi* (Les Chroniques de l'Hudres -1)	Héloïse Côté
082	*Terre des Autres*	Sylvie Bérard
083	*Une mort en Angleterre*	Eric Wright
084	*Le Prix du mensonge*	Maxime Houde
085	*Reine de Mémoire 1. La Maison d'Oubli*	Élisabeth Vonarburg
086	*Le Dernier Rayon du soleil*	Guy Gavriel Kay
087	*Les Archipels du temps* (La Suite du temps -2)	Daniel Sernine
088	*Mort d'une femme seule*	Eric Wright
089	*Les Enfants du solstice* (Les Chroniques de l'Hudres -2)	Héloïse Côté
090	*Reine de Mémoire 2. Le Dragon de Feu*	Élisabeth Vonarburg
091	*La Nébuleuse iNSIEME*	Michel Jobin
092	*La Rive noire*	Jacques Côté
093	*Morts sur l'Île-du-Prince-Édouard*	Eric Wright
094	*La Balade des épavistes*	Luc Baranger
095	*Reine de Mémoire 3. Le Dragon fou*	Élisabeth Vonarburg
096	*L'Ombre pourpre* (Les Cités intérieures -3)	Natasha Beaulieu
097	*L'Ourse et le Boucher* (Les Chroniques de l'Hudres -3)	Héloïse Côté
098	*Une affaire explosive*	Eric Wright
099	*Même les pierres…*	Marie Jakober
100	*Reine de Mémoire 4. La Princesse de Vengeance*	Élisabeth Vonarburg
101	*Reine de Mémoire 5. La Maison d'Équité*	Élisabeth Vonarburg
102	*La Rivière des morts*	Esther Rochon
103	*Le Voleur des steppes*	Joël Champetier
104	*Badal*	Jacques Bissonnette
105	*Une affaire délicate*	Eric Wright
106	*L'Agence Kavongo*	Camille Bouchard
107	*Si l'oiseau meurt*	Francine Pelletier
108	*Ysabel*	Guy Gavriel Kay
109	*Le Vide -1. Vivre au Max*	Patrick Senécal
110	*Le Vide -2. Flambeaux*	Patrick Senécal

VOUS VOULEZ LIRE DES EXTRAITS
DE TOUS LES LIVRES PUBLIÉS AUX ÉDITIONS ALIRE ?
VENEZ VISITER NOTRE DEMEURE VIRTUELLE !
www.alire.com

Mort au générique
est le cent vingt-neuvième titre publié
par Les Éditions Alire inc.

Cette version numérique
a été achevée en juin 2010
pour le compte des éditions

Extrait de la publication

« Eric Wright écrit des romans d'enquêtes policières qui sont au polar ce que les romans de John le Carré sont à l'espionnage. »

Quill & Quire

Mort au générique

Être consultant sur un plateau de tournage et chercher à y débusquer le plaisantin qui met des bâtons dans les roues à la production du film, voilà qui change Charlie Salter de sa routine. Après tout, il y a pire dans la vie que de côtoyer des stars du cinéma et d'en parler au souper à sa famille !

Mais si Charlie est fasciné par ce qui se passe devant et derrière la caméra, sa présence ne freine pas les incidents, qui deviennent de plus en plus sérieux – fausse alerte, bris de matériel, graffiti haineux…

Salter est conscient que le sujet de ce thriller – la poursuite d'un criminel de guerre nazi dont on retrouve la trace à Toronto – pourrait déplaire à des groupuscules d'extrême droite. Par ailleurs, l'amour ne règne pas en maître sur le plateau : le scénariste est à couteaux tirés avec l'un des acteurs principaux, le producteur a des problèmes financiers et l'équipe de tournage est de plus en plus tendue. Or, son enquête n'en piétine pas moins… jusqu'à ce que la mort frappe. Dès lors, Salter n'a plus le choix : il doit trouver le coupable, et vite.

TEXTE INÉDIT

9 782896 154319

12,95 $

6,90 € TTC

Extrait de la publication